L'insaisissable visage du Christ

Comment représenter l'irreprésentable ? Pourquoi faire ? Est-ce utile ? Si oui, quelle forme légitime donner à ces images ? Le christianisme occidental face à la représentation de Dieu qui est trois personnes...

Par Philippe Malgouyres
Conservateur en chef du patrimoine. Département des objets d'art, musée du Louvre

Représenter Dieu. Cette proposition doit être expliquée. Tout le monde comprend, ou croit comprendre qu'il y a là un paradoxe, un dilemme, une impossibilité. Mais il n'est pas si aisé d'en énoncer les termes, comme le montrent les amalgames brouillons qu'une actualité tragique a engendrés.

Comment représenter l'irreprésentable ? Représenter, c'est présenter à nouveau, pour que l'objet soit reconnu. Il n'y a pas de reconnaissance sans connaissance préalable. Dans les religions révélées, Dieu est l'Inconnu qui se manifeste : c'est lui qui choisit ce qu'il montre de lui-même, c'est lui qui établit les modalités de la relation avec lui. L'inconnaissable se donne à connaître de diverses manières, à la vue ou à travers la parole inspirée. Il est facile de comprendre comment les théophanies engendrent des re-présentations, des images. Mais les autres, sous forme de mots, le font aussi : affirmer l'indicibilité du nom de Dieu, son irreprésentabilité, interdire sa figuration sont autant de représentations, de manière pour l'homme de donner par le langage une forme à ce qui échappe à toute limite et à toute définition.

Dans ce contexte, les mots sont, avant l'image, la première représentation. Dieu dit à Moïse : je suis « je suis », c'est-à-dire l'essence de l'être qui n'a pas de nom. Et cette parole devient un nom, certes imprononçable, mais qui existe dans un plan distinct de l'être qu'il désigne. La théologie négative, qui définit Dieu par ce qu'il n'est pas, est peut-être plus subtile que l'affirmation de ses infinies puissances, justice et bonté, mais est aussi une représentation en creux. Dans l'**advaita** indien, on va jusqu'à désigner l'ultime réalité par « ça », ramenant ce nom de Dieu sur les marges du langage, à la limite du sens. Ce renoncement représente éloquemment la sublimité de l'indescriptible Absolu.

Ainsi, l'homme, même lorsqu'il s'interdit de nommer, se représente Dieu par le langage. Il le fait avec une emphase extrême lorsqu'il s'interdit de prononcer son nom. Peut-être n'a-t-on pas observé que le Dieu des chrétiens, qui est trois personnes, n'a pas de nom non plus : Dieu est un nom commun, le dieu untel, ou un dieu. Le mot a traversé les millénaires et les religions, il appartient au fonds des racines indo-européennes (*deva* signifie dieu en sanscrit).

Advaita (« non-dualité »). L'un des courants de la philosophie hindoue, qui affirme l'unicité de l'Être, issu de l'enseignement des Veda (« savoir »), qui sont rédigés en sanskrit sous la forme de textes philosophiques et de poèmes épiques.

Peut-on fabriquer l'image de Dieu ?

Il est frappant que personne ne refuse que Dieu ait une voix, avec laquelle il entre en communication avec l'humanité. La parole, immatérielle, semble suffisamment abstraite pour être le véhicule de réalités spirituelles. Mais il n'en va pas de même de la matière pesante dont on fabrique les images.

La vraie question n'est pas tant celle de représenter Dieu que d'accepter la possibilité de le figurer en fabriquant une image. Ce dernier mot est sûrement le plus galvaudé de •••



La Trinité

par Lorenzo Lotto, 1524, huile sur toile, 170 x 115 cm. Bergame, église Saint-Alexandre-de-la-Croix.

••• notre culture, désignant aujourd'hui un brouillard de millions de pixels reproductible à l'infini et qui traverse l'espace en une fraction de seconde. Mais l'image dont nous parlons n'est justement pas cette image dématérialisée : c'est un objet solide, fini, qui existe dans un espace limité. Comment un objet créé par l'homme pourrait-il figurer, même grossièrement, le Créateur, spirituel, de toutes choses ? Nul besoin de souligner que cette ambition, par son caractère contradictoire, contient son échec. Ou plutôt que cet échec est aussi une représentation, du même ordre que celle de la théologie négative ou des interdits de l'image. La Trinité peinte sur la toile nous représente, en échouant, Dieu. Dans le monde orthodoxe, on adopta pour cette iconographie l'épisode des trois messagers accueillis par Abraham : c'est un échec plus efficace encore par la conscience qu'il donne de l'éloignement entre ce que l'on voit et ce que l'on montre.

Accepter la possibilité de fabriquer des images pose de nouvelles questions. La première, évidente, mais trop souvent omise est : pourquoi faire ? est-ce utile ? Le christianisme n'a pas été unanimement sensible à cet intérêt. Fort de son héritage juif, il ne peut entretenir avec les images une relation sans ambiguïtés, mais son développement dans le riche substrat visuel de la culture antique fit que des images, au sens le plus large, furent très tôt produites. Les premières figurations affichent leur distance : par exemple, on dit paresseusement que le Christ apparaît sous la forme du Bon Pasteur sur les premiers sarcophages chrétiens. Mais est-ce exact ? Le Bon Pasteur est une image du Christ, dans le sens allégorique ou rhétorique du mot et cette image prend un caractère illustratif par son lien avec la parabole évangélique. Dans ce contexte, il est abusif de dire que les premières images du Christ furent sous la forme imberbe du Bon Pasteur. Le Christ est sans



Le repas d'Emmaüs
par Diego Velázquez, vers 1619-1622, huile sur toile, 123,2 x 132,7 cm. New York, Metropolitan Museum of Art.
© Superstock/Leemage

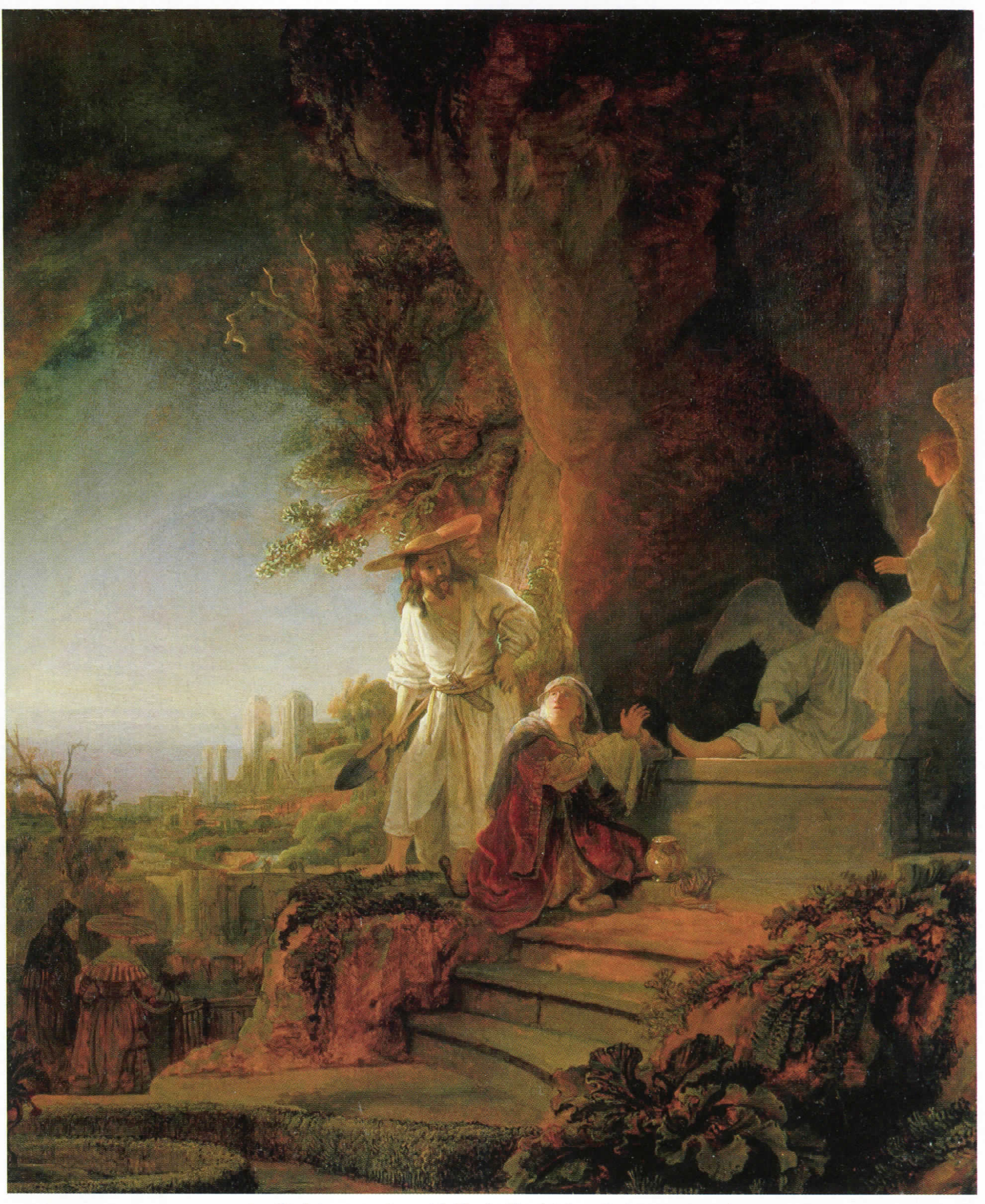
doute le Bon Pasteur, mais pas l'inverse : c'est le texte qui unit une réalité non représentée, le Christ, à une image dissemblable, celle du berger. L'image ne montre pas le Christ, mais parle de lui.

Les iconoclastes byzantins, puis les protestants en Europe au XVIe siècle refusèrent par principe les images ou, tout au moins, les virent comme inutiles, voire nuisibles. En effet, Dieu nous a laissé sa Parole, cela devrait nous suffire. Et de fait, il est remarquable que dans le christianisme, les sacrements, les actes liturgiques, qui sont au cœur de ce qui constitue cette religion, ne dépendent pas de la présence ou de la fabrication d'images, et l'on peut tout à fait s'en passer.

Quel visage pour Dieu ?

En revanche, si l'on pense que les images sont possibles et utiles, quelle forme légitime leur donner ? Le cas le plus éclairant est celui de l'iconographie de la Trinité, l'image du Dieu des chrétiens, qui a été largement étudiée et à laquelle nous venons de faire allusion. Le christianisme, une religion pleine de paradoxes, professe la foi en seul Dieu qui •••

Comment reconnaît-on le Christ dans l'art ?
On ne reconnaît pas le Christ, ce sont ses gestes et ses paroles qui le distinguent. Dans l'art, nous l'identifions à ce qu'il fait.



Le Christ apparaissant à Marie Madeleine ***(Noli me tangere)***
par Rembrandt, 1638, huile sur bois, 61 x 49 cm. Londres, Royal Collection.

••• est trois personnes. Comment représenter, même grossièrement, la complexité de ce dogme ? On accepta, par un procédé de collage, de montrer les trois personnes de la Trinité, le Père, le Fils et l'Esprit, sous la forme qu'ils prirent séparément en diverses occasions. Le Père est montré comme un vieillard à la longue barbe blanche, l'Ancien des jours, que Daniel vit dans un songe prophétique (Daniel 7,9). Le Fils, le Verbe, est montré tel qu'il s'est manifesté, en homme, le Christ. L'Esprit est montré sous la forme d'une colombe, tel qu'il est apparu lors du baptême du Christ par saint Jean-Baptiste. L'image canonique de la Trinité est donc un assemblage qui affiche sa composition disparate, avouant ainsi le caractère purement symbolique, hiéroglyphique de l'image. Les tentatives de proposer des images plus unifiées de la Trinité, par exemple d'un corps à trois têtes, ou de trois hommes identiques (et identiques au Christ) différenciés par la couleur de leur vêtement furent sévèrement interdites. La représentation de Dieu sous une forme visuelle n'est certainement pas une affaire simple dans le christianisme.

Cette religion tient son nom du Christ, Dieu fait homme, et c'est ce fait sans précédent qui est le véritable pivot de cette question.

Dieu a habité parmi nous, il est devenu l'un de nous, il s'est rendu visible, même banal. À ce titre, il est représentable. C'est l'un des arguments centraux des défenseurs de la fabrication des images et, dans le fond, l'image de Dieu, dans le christianisme, c'est surtout l'image du Christ. Ce point est très profond et touche, au-delà de la dialectique des théologiens, une réalité anthropologique : l'incarnation appelle l'image, comme notre finitude appelle la représentation.

Il s'offre alors la vertigineuse possibilité d'un véritable portrait de cet homme, un portrait matériel. Mais là encore, la pierre d'achoppement reste cette misérable fabrication, ce passage dans la matière. C'est pour résoudre ce conflit que se firent jour les différentes légendes sur l'apparition de ces véritables images non fabriquées, les acheiropoïètes (lire p. 33), portraits authentiques par leur conformité à l'original et miraculeux par leur production : le Mandylion, le voile de Bérénice ou de Véronique. Leur existence naît du désir de l'image (désir parfaitement reflété par les légendes elles-mêmes) et de la lancinante question de leur véracité : plus que l'expression d'un amour immodéré des images, les acheiropoïètes soulignent la difficile articulation entre réalités spirituelles et objets matériels.

Une mystérieuse présence

Mais si nous acceptons pour un moment de considérer sous le mot images toutes les représentations, qu'elles soient verbales ou visuelles, on peut mesurer l'extraordinaire richesse paradoxale du christianisme. Le Christ visible s'est fait homme, un homme à imiter, à qui ressembler, mais qui, dans sa vie terrestre, ne correspondait pas à l'image que l'on attendait de lui, à ce qu'aurait dû être le Messie ou un prophète. On ne le reconnaît pas ou, lorsqu'il est connu, c'est pire : « N'est-ce pas le fils du charpentier ? » (Matthieu 13,55). Son apparence physique, dont les évangélistes n'ont pas jugé utile de nous dire un mot, n'est pas significative, même pour ses proches : la Madeleine devant le tombeau le prend pour le jardinier et les pèlerins attablés à Emmaüs comprennent que c'était lui à l'instant où il disparaît. Ce sont ses gestes et ses paroles qui le distinguent, et c'est ainsi que nous l'identifions dans l'art, malgré son aspect protéiforme : à ce qu'il fait.

Car Dieu ne s'est pas fait Homme, mais un homme, un homme qui passa la plus grande partie de sa vie enseveli dans cette humanité, inconnu, et l'acheva défiguré par le supplice. Tout homme devient alors potentiellement une image du Christ, ce Dieu fait homme que nous ne pouvons pas reconnaître. Les images vénérées par les chrétiens qui les acceptent, d'une infinie variété, surabondantes, reflètent cette mystérieuse présence. On pourrait même ajouter que leur prolifération est autant le signe de cette irrévocable proximité que de l'impossibilité de sa représentation.

Interroger le visage des hommes pour y reconnaître celui de Dieu, c'est le cadeau du christianisme à l'humanité. •



La Sainte Face

par Philippe de Champaigne, vers 1650, huile sur toile, 67 x 50 cm. Brighton, The Royal Pavillon.

LE MONDE
histoire - art - archéologie
DE LA BIBLE



Peut-on représenter Dieu ?

dans le judaïsme, le christianisme, l'islam

NUMÉRO 215

DÉCEMBRE 2015 / JANVIER / FÉVRIER 2016

LES VITRAUX RÉVÉLÉS DE LA SAINTE-CHAPELLE



EXPOSITION OSIRIS SAUVÉ DES EAUX À PARIS



PORTFOLIO LES TRÉSORS DU MUSÉE D'AGEN

www.mondedelabible.com